

VI. Conclusion générale

La dernière frontière ?

La rigueur de la science

Dans cet Empire, l'Art de la Cartographie avait atteint une telle perfection que la carte d'une seule province occupait toute une ville, et que la carte de tout l'Empire occupait toute une province. Avec le temps, ces cartes démesurées ne furent plus suffisantes et les collèges de cartographes firent une carte de l'Empire qui avait la taille de l'Empire et qui coïncidait point par point avec lui.

Moins attachés à l'étude de la cartographie, les générations suivantes comprirent que cette carte dilatée était inutile et, non sans impiété, ils l'abandonnèrent aux inclémences du soleil et au froid de l'hiver. Dans les déserts de l'Ouest, les ruines déplacées de la carte furent habitées par les animaux et les mendiants. Dans tout le pays, il n'y a pas d'autres reliques des disciplines géographiques

*Suárez Miranda : Viajes de Varones prudentes
Libro Cuarto, cap. XLV, Lérída, 1658.»
José Luis Borges, El Hacedor¹*

¹ Borges, Jorge Luis 2003 *El hacedor*, p. 103 (traduction personnelle).

Prodromes

Cette nouvelle de Borges pourrait n'être qu'une fable de plus sur l'orgueil des hommes de pouvoir et des géographes lorsqu'ils entendent les servir. Par facétie, l'auteur l'attribue au mystérieux Suárez Miranda et l'anti-date de quelques siècles. On aurait tort cependant de n'y voir que de la légèreté. « Rigueur de la science », dit Borges en exergue de son propos. Illusion technicienne, prétention des hommes, gabegie des finances publiques, pense le lecteur. Si il est géographe, il sera, moins qu'un autre, enclin à en rire. La fable de Borges montre des travers graves qui renvoient dos à dos l'homme de science et l'homme d'État dans un même désir de contrôler un territoire.

L'homme d'État, le territoire et la géographie

Commençons par l'homme d'État qui commande ces cartes inutiles. Il ne vaut pas mieux que le géographe. Il est peut-être même, plus mauvais que lui. N'est-il pas le grand agitateur de cette farce ? C'est lui qui entretient l'homme de science dans la conviction de son pouvoir. En mandatant, au frais de l'État, tout un collège de cartographes, il donne quelque valeur à leurs productions, ces encombrantes cartes.

Mais laissons à d'autres ces réflexions générales. Borges est Argentin. Contentons-nous de penser que sa fable nous apprend quelque chose des rapports entre l'homme d'État, le géographe et le territoire à l'œuvre en Amérique du Sud. Au tournant du XX^{ème} une illusion a pris forme sur ce continent. Elle conduisait à croire que quelques trucs permettraient à l'homme d'État, relayé par le cartographe, de transformer l'espace national. C'étaient des plans de développement nationaux, des grands schémas d'aménagement, des projets ambitieux de colonisation intérieure etc. Ils devaient mettre sens dessus dessous le territoire. Le grand chambardement avait une logique, celle de faire correspondre le territoire imaginé, ferment de l'unité nationale, aux grandes structures de l'espace national. En règle générale, cela se traduisait par un appel à la conquête des régions périphériques. Puisque tous ces pays se pensaient grands et divers, ils devaient faire correspondre cette géographie épique avec la réalité géographique plus désordonnée. En Bolivie, la faiblesse de l'État a rendu ces projets des plus inefficaces. Mais dans aucun autre pays ils ne parvinrent à faire que se rejoignent le territoire mythique et le territoire réellement contrôlé.

Borges nous rappelle que le territoire sud-américain est dual. Il y a le territoire rêvé, que parfois la technique promet de ressaisir. Cela donne ces cartes difformes. Il y a le territoire vécu, source de bien des désillusions. Toute l'exhaustivité d'une carte à l'échelle 1/1 ne dit de ce

territoire là rien de suffisamment important pour qu'on ne s'en défasse un jour, dans un mouvement d'impiété. Ce crime géographique est à la mesure de la déception engendrée par la carte abandonnée aux déserts. Déserts, d'ailleurs, que les géographes-cartographes, dans leur désir de faire œuvre utile, ont oublié de représenter puisque la maquette du pays pourra venir s'y loger. Sur cette page blanche, parce qu'ils n'ont pas pris soin de l'écrire, les chiens errants et les mendiants trouveront refuge. Le spectacle de ces êtres asociaux, perdus dans cette image avilie du pays, est inquiétant. C'est comme un mythe de l'Eldorado à l'envers. Sur les terres inconnues on a déposé les rêves anciens de reconquête territoriale. Ils ne donnent pas naissance à une région dorée, mais à un anti-monde interlope. Les conquérants d'Eldorado n'ont pas le panache des conquistadors. Ce sont des mendiants, déviants, rejetés, inadaptés.

La fin de l'histoire laisse au lecteur une idée péjorative des reliques géographiques. Condamnées pour avoir laissé croire que l'on pouvait dominer son territoire, il n'y a pas d'autre possibilité que de les oublier. Le présage est sombre. Les géographes ne seraient plus les bienvenus en Amérique du Sud. Il serait temps de fermer les instituts géographiques militaires qui avaient apporté la géographie dans la corbeille du pouvoir. Ce n'est pas la seule morale de l'histoire. Sa fin pourrait contenir une proposition plus constructive. Qu'advient-il si on laisse, enfin, dans le désert les mythes géographiques qui encombrant le territoire ? Rien. Là-bas, ils s'abîmeront dans l'indifférence générale. On pourra repenser sur des nouvelles bases le territoire national. Tentons de le faire à propos de la Bolivie.

Le géographe mis en accusation

Mais avant cela, un petit différend reste à régler entre Borges et les géographes. Les géographes ? Borges fait surtout mention de la cartographie. Sans doute s'égare-t-il lorsqu'il mentionne, à la fin de son propos, les « sciences géographiques ». Les géographes ne sont pas cartographes. Voilà, une subtile façon de se rasséréner. La géographie est seulement victime de sa faible capacité de diffusion (elle qui sait si bien l'étudier). Borges, comme les autres, croient que la géographie est une science de nomenclature dont l'unique vocation est de dessiner la terre. Ne sait-il pas que les géographes pensent l'espace ? Laissons aux cartographes, amuseurs du peuple et des rois, solder leur compte avec Borges et revenons à nos pensées spatialisées sur la Bolivie et son territoire, car il est temps de conclure.

Las, la parade est trop facile pour n'être pas suspecte. Qu'on confonde aussi facilement le géographe avec le faiseur de carte invite à la réflexion. Tout comme invite à la réflexion la complaisance avec laquelle, en Bolivie, on raconte la nouvelle de Borges *aux géographes*. Ils sont si

peu nombreux dans ce pays, que l'occasion est trop bonne, lorsqu'on en croise un, pour ne pas le titiller un peu avec la fable des cartographes vaniteux. Que peut-il y répondre ? S'il est étranger, il sera doublement coupable. Il a pêché par orgueil. N'a-t-il pas cru que sa boîte à outils de géographe lui permettrait de reconstruire le territoire dans son entier. Ce texte, si long, n'indique-t-il pas ce vertige de l'exhaustivité qui fait du cartographe de Borges son frère. Il a pêché aussi par déloyauté. De quel droit est-il reparti dans son pays avec cette maquette de la Bolivie, lui qui ne savait rien quelques années auparavant du pays ? La Bolivie lui a tout donné. Une thèse, un titre de docteur, de quoi s'occuper quelques années, et le voilà, à présent qui parle avec *le recul scientifique nécessaire* de problèmes nationaux : le retour de la mer ; l'invasion des Brésiliens ; la perte des ressources naturelles ; les frontières ouvertes ou fermées etc. Ces questions de survie nationale, il n'est pas apte à les traiter. Comment peut-il parler de mémoire géopolitique alors que la situation est dramatique ? Que sait-il de la mère patrie, puisqu'il n'entretient avec elle aucun rapport filial ? Ce géographe-là ne convainc personne, n'intéresse pas plus. Il est illégitime, comme est illégitime tout traitement scientifique de ces problèmes. On ne les pense bien qu'avec son cœur, à condition qu'il soit bolivien. Le géographe à beau jeu d'étaler son savoir. Ces productions ne valent guère mieux que les maquettes des cartographes de Borges, on les abandonnera un jour dans le désert. La vraie Bolivie est ailleurs. Grande, andine, tout à la fois éternelle et toujours à la recherche d'une renaissance. Si encore il avait fait des cartes qui servent, s'il avait organisé son étude comme on les aime, en forme de diagnostic et de propositions. Si ses résultats avaient pu servir à dire que la Bolivie manque de routes, de financements et de considération internationale, qu'elle est pillée par les multinationales et que ces élites trahissent la cause du peuple, alors on lui aurait bien accordé quelques crédits. Il n'y a rien de tout cela dans ce travail.

Je dédie cette conclusion à tous les Boliviens qui n'avaient pas de temps à perdre avec les géographes. Je crois pouvoir leur rendre justice de deux façons dans les lignes qui suivent. D'abord en m'aventurant sur un terrain que le géographe n'aime pas trop, en tant que spectateur du temps présent : la prospective. Ainsi je rendrai des comptes à tous ceux qui m'accusaient de ne servir à rien. Ensuite j'inverserai les termes du contrat moral qui m'a lié à ce pays. Si le géographe n'a rien à apprendre à la Bolivie (elle vit des heures trop graves pour s'intéresser à ces reconstructions intellectuelles), la Bolivie a beaucoup à apprendre à la géographie. Elle enrichit la réflexion sur la formation des espaces nationaux et le rôle des frontières.

La Bolivie au risque de ses rêves

« La Bolivie au risque de ses rêves ». C'était le titre que j'aurai voulu pour cette thèse. Il avait un tour un peu évaporé et me fut, pour cette raison, vivement déconseillé.² Tout semblait déjà si peu académique dans cette étude largement focalisée sur les mythes géographiques boliviens du territoire et de la frontière, qu'il n'était pas nécessaire d'attirer trop l'attention sur cette dimension. Mieux valait mettre en avant le résultat *positif* de cette recherche : la frontière orientale reconstruit le territoire bolivien. Nous insisterons sur ce point. Mais avant, il nous faut solder nos comptes avec les rêves boliviens. Que nous ont-ils appris ? Sont-ils toujours opératoires ou faut-il ne les considérer que comme des attributs superflus d'une Bolivie à la recherche d'une nouvelle modernité territoriale ?

Le changement en deux claps

Tout est question de changement dans ce travail. Non seulement, la frontière orientale change : elle se peuple, s'intègre à l'espace national et participe à des réseaux d'échanges élargis. Mais le changement apparaît aussi en filigrane des rêves boliviens. Il est dans ce cas-là particulier, car il s'inscrit dans un futur qui n'arrive jamais : appel à la colonisation des terres vierges, au XIX^{ème} siècle, projet de faire de la Bolivie une zone de contacts ou, au contraire, d'édifier un pays forteresse au XX^{ème} siècle. Le changement est multiple et polymorphe. Ici, nous retiendrons le plus spectaculaire : celui du statut de la frontière orientale. Deux instantanés permettent d'en mesurer la profondeur. Le premier cliché est pris en 1859. La date correspond à celle de l'élaboration de la première carte nationale, mais il n'est pas nécessaire de lui accorder trop d'importance. 20 ans avant, 20 après la région frontalière aurait été la même. Le deuxième cliché remonte à 2003. Là aussi la date butoir a peu de sens, uniquement celui qui m'a fait arrêter mes recherches à cette année là.

En 1859, la Bolivie orientale est dessinée, pour la première fois.³ Les hommes politiques (les bailleurs de fond des cartographes, rappelons-nous la fable de Borges) rêvent depuis longtemps des vastes espaces orientaux pour construire un avenir meilleur. Las, leurs projets ne se concrétiseront que dans cette carte, dont la première édition connut un destin aussi sombre que la Bolivie idéale qu'elle représentait. 8 000 des 10 000 exemplaires furent détruits dans un

² Je remercie Sophie Blanchard et Tristan Bruslé pour ce recadrage de dernière minute.

³ Il s'agit de la *Mapa Linares* reproduite dans la deuxième partie. Voir Carte II- 12 L'hypertrophie orientale dans la carte Linares, et Carte II-13 Reproduction simplifiée de la carte Linares.

tremblement de terre.⁴ C'était de mauvais augure pour les projets orientaux. De fait, les cartes sauvées du déluge seront leurs uniques aboutissements. Pour le reste, une carte ne crée pas un territoire. La carte de 1859 qui rend compte de la Bolivie idéale, moins qu'une autre. Elle indique surtout ses failles et nous dit de quoi l'Orient est fait. A l'est, les immenses espaces apparaissent peu occupés, peu contrôlés, et, en un mot, peu bolivianisés. La carte montre l'intégration de la frontière dans l'espace idéal bolivien, tout autant que son absence d'appropriation effective. Abandon (de l'État, de la société), éloignement et illusion d'un espace Eldorado, la trilogie orientale se déploie sous nos yeux.

En 2003, point besoin de carte pour appuyer notre propos. Il y en a eu beaucoup dans ce travail. Chacune éclaire sous un jour particulier l'évolution de la frontière orientale. On pourra leur préférer, pour synthèse finale, une photo prise à l'entrée de Montevideo (Pando) en avril 2003.

Photo VI-1 : Montevideo



Le ciel ce jour-là est plombé, mais le faible éclairage permet de distinguer la pancarte qui accueille le visiteur du village palafitte, construit par des commerçants andins sur les bords de l'Abuná. « Bienvenidos, Bem-vindos, Welcome. » La vocation commerciale de Montevideo ne fait pas de doute, pas plus que son inscription internationale. Le débordement frontalier opère de cette manière, grâce à des commerçants, qui, loin d'obéir aux schémas nationaux n'en font qu'à

⁴ Éditées à New York, les cartes furent acheminées à Arica. Le refus du gouvernement bolivien de payer les droits de douanes entraîne le stockage des cartes dans les magasins douaniers. Peu après, un tremblement de terre et un raz de marée dévastent les entrepôts et les 400 caisses contenant 8000 exemplaires sont totalement détruites. Seules 2000 d'entre elles arrivent finalement à La Paz. Voir Baptista Gumucio, Mariano 1988 *El mapa que inicio la deuda externa de Bolivia*.

leur tête. Ils reprennent les façons d'agir des anciens frontaliers. Leurs maîtres mots sont : autonomie, autogestion et débrouille. Montevideo n'est pas un municipo. Les habitants du village n'ont aucune prérogative pour ouvrir « dans leur coin » la frontière.⁵ L'ouverture internationale ne se fait d'ailleurs pas avec le panache qu'il faudrait pour saluer l'avènement d'un pays de contact. L'observateur attentif notera que les fils électriques viennent de la rive opposée (le Brésil). La prodigalité brésilienne est une bénédiction pour les frontaliers. L'État bolivien est loin de pouvoir assurer à ses citoyens le même confort matériel. Le sous-développement de la rive bolivienne par rapport à la rive brésilienne est frappant. Au premier plan, on distingue une maison tombée à l'eau. Mauvais présage pour Montevideo qui, malgré sa pauvreté, se veut le bastion de la bolivianité. Rien ne le dit mieux que le drapeau bolivien accolé à la pancarte. Dans ce village d'irréductibles Collas, on arbore fièrement la « tricolore ». Au-delà de l'expression d'un sentiment patriotique, c'est une façon de se protéger des douaniers brésiliens pointilleux. Les terres du commerce de contrebande sont des terres boliviennes. Qu'importe ses raisons, ce drapeau fait barrière. La frontière n'est pas aussi ouverte que le panneau de bienvenu le laisse penser. Sa porosité à l'hégémonie culturelle brésilienne a même reculé. Dans le fond, accroché au balcon de la première maison, des drapeaux aux couleurs orange et bleu pendent. Ce sont les signes de ralliement au MIR (*Mouvement de la gauche révolutionnaire*), le parti de Jaime Paz Zamora, dont on entrevoit la photo entre les deux étendards défraîchis. Ces vestiges de la campagne pour l'élection présidentielle et parlementaire d'août 2002 témoignent de l'intégration de la frontière à l'ensemble national : dans ce village reculé, on se préoccupe assez du devenir du pays pour participer à sa vie démocratique et décorer ses maisons aux couleurs des candidats.⁶

La trilogie caractéristique de la frontière orientale, à l'œuvre au XIX^{ème}, a évolué. L'éloignement, d'abord, ne se fait plus aussi vivement ressentir. Les villes et les villages de la frontière participent de l'espace national, bien que ses habitants jouent de l'éloignement pour maintenir leur autonomie. L'abandon de l'État reste, en revanche, toujours une clef de compréhension des villages de la frontière. Dans les villes, il n'en va pas de même. Les révoltes sont fomentées contre la présence étatique. Reste l'illusion d'un Eldorado frontalier. Il a connu une évolution plus complexe. L'arrivée de ces commerçants andins prouve qu'il continue à fonctionner. Mais le mythe se nourrissait de la méconnaissance de la région et elle n'est plus inconnue depuis qu'elle a été peuplée. De plus, ce village fait de rustiques maisons de bois installées dans une région paludéenne est loin de l'image qu'on se fait de l'Eldorado. Que le

⁵ Pour reprendre l'expression la plus utilisée des frontaliers pour décrire leur situation géographique

⁶ Dans un pays où l'illettrisme est encore fort, les couleurs des partis politiques sont très importantes. Elles permettent à l'électeur moyen de repérer le bon bulletin au moment de voter.

mythe se maintienne malgré ces changements dit bien que, des trois clefs de la trilogie orientale, l'Eldorado est celle qui reste la plus opératoire pour comprendre la frontière.

Abandonner dans le désert les mythes géographiques

Le changement frontalier renvoie une nouvelle fois aux rêves boliviens. Mais, il est peut-être temps de concevoir pour la Bolivie une nouvelle forme de modernité territoriale débarrassée de ces mythes. Avant d'en venir à cette proposition, rappelons les quatre conclusions laissées en chemin.

Du tableau du territoire imaginé par la communauté bolivienne, une conviction ressortait. Exister pour un pays n'est jamais certain. Le démembrement territorial alimente une angoisse latente de la disparition. Bien sûr, les Boliviens ne se réveillent pas la nuit pour se demander s'ils existeront, en tant que Bolivien, le lendemain. Si elle n'est pas toujours individuellement formulée cette angoisse donne un sens à la reconstruction symbolique du territoire où les frontières occupent une place centrale. Les demandes régionalistes d'autonomie jouent de cette peur pour obtenir gain de cause.⁷ Dans un tel pays, on attache aux frontières un intérêt particulier. Croire en son pays, protéger la mère patrie, revient à défendre les frontières. Le nationalisme bolivien est un nationalisme frontalier. Mais lorsqu'il rencontre un autre mythe, celui de la Bolivie pays de contacts, inventé pour servir la même cause, celle de l'immortalité du pays, les choses deviennent complexes. Certains descendent dans la rue pour refuser ce tour de passe-passe qui troque un mythe contre un autre. D'autres maintiennent coûte que coûte l'appel à la mise en défens des frontières. La Bolivie du XXI^{ème} siècle se pensera d'abord par ses frontières, et tout particulièrement par sa frontière orientale. La représentation qu'on en a est complexe. Elle a été forgée au cours de deux siècles d'histoire républicaine, et de quelques siècles d'histoire coloniale. Éloignée du reste du pays, elle est la plus sujette au recul, ce mal congénital des frontières boliviennes. Près de la moitié du territoire perdu s'est échappé par là. Le Brésil a marché vers l'Ouest et l'État bolivien, peu à même d'asseoir sa souveraineté sur ces confins, n'eut qu'à attendre que la faim de terre du grand voisin soit assouvie. Durant ce temps long, la région frontière, hypertrophiée, a tenu dans un entre-deux, entre la frontière interne, au pied des Andes, et la frontière externe, limite juridique de l'État. L'absence d'occupation, si elle avait pour effet de laisser les terres orientales à la merci des Brésiliens, possédait au moins un avantage. Dans les

⁷ C'est vrai tout particulièrement du régionalisme crucénien. La carte produite par Nación Camba en donne une démonstration éclatante. On y voyait la Bolivie sur le point de disparaître en tant qu'ensemble territorial. Voir : Illustration IV – 5 Deux Bolivies pour le XXI^{ème} siècle, une vision de Nación Camba, p. 606

terres frontalières inconnues, on pouvait imaginer qu'un avenir meilleur attendait la Bolivie. À force de le répéter, des hommes et des femmes, de plus en plus nombreux, sont venus tâter de l'Eldorado. Ils devaient se diriger vers la frontière, car, de tout l'Orient, c'est sur cette étroite bande de terre que les possibilités d'enrichissement étaient les meilleures. Même les migrants descendus des Andes pour occuper les terres agricoles ne tardèrent pas à se replier sur les villes de la frontière pour faire du commerce. La frontière peuplée, l'Eldorado est enfin contrôlé. Pourtant le gouvernement central a encore des inquiétudes. L'occupation de l'Orient ne se fait pas selon les modalités imaginées depuis La Paz. Produits d'un mouvement de migration spontanée, les frontaliers ne s'en laissent pas compter. Ils restent sourds aux injonctions des corps de l'État (les militaires, les douaniers, les diplomates etc.) qui veulent appliquer dans la zone des schémas conçus à l'échelle nationale. La situation ne pouvait que devenir conflictuelle. La frontière orientale, plus qu'une autre, renvoie à l'État bolivien qui en a fait un programme politique. Alors que la possibilité de le réaliser n'a jamais été aussi grande, les frontaliers voudraient lui retirer cette capacité au nom de l'autonomie frontalière. La violence des révoltes dit l'enjeu de cette opposition. Le destin de la frontière tient en équilibre, entre ces desseins nationaux et les énergies locales. Mais ce n'est pas tant ce destin que ce qu'il dit du territoire qui a été à l'origine de ce travail. La dernière conclusion invite donc à repenser le territoire national en fonction des changements frontaliers.

À ce point là de la réflexion, il nous reste à régler la question des rêves boliviens. J'ai dit plus haut que cette thèse aurait pu s'appeler la Bolivie au risque de ses rêves. Qu'avaient-ils de si risqués, ces rêves, pour conclure sur cet appel à les abandonner ? Ils sont périlleux car ils font du territoire l'unique projection de la Nation. Or, ce territoire est fragile. Il ne s'appuie pas sur une identité nationale assez forte pour qu'il puisse se passer de frontière. L'émergence de la nation a donc été liée à l'existence de frontières fortes. L'effet d'une telle conviction est redoutable : elle bloque toute possibilité d'évolution spontanée du territoire. Les dynamiques locales, l'ouverture des frontières, l'adaptation de l'espace national aux nouvelles structures économiques sont, dans ce contexte, regardées avec méfiance. Il ne s'agit pas ici d'affirmer que l'abandon d'une politique territoriale ambitieuse est la seule alternative possible pour la Bolivie, mais de souligner le décalage de plus en plus grand entre le territoire idéal (doté de frontières fortes) et la réalité territoriale. Territoire vécu, territoire imaginé, cette dialectique était au cœur de la fable de Borges. Peut-être pour mieux s'adapter aux évolutions contemporaines, la société bolivienne gagnerait à dénouer ce lien territorial. Peut-être aurait-elle un intérêt à abandonner dans le désert une partie de ses mythes géographiques.

La Bolivie, sa frontière et ce qu'elles disent du territoire

Cette possibilité ne semble pas pour demain en raison de la valeur conférée, en Bolivie, au territoire bâtisseur de Nation. Sur ce point-là, l'observation de ce pays aura au moins permis d'éclairer la nature des liens entre l'État, ses frontières et la communauté qu'il représente (qui ne se confond pas toujours avec la Nation).

Dans l'introduction de ce travail, j'avais insisté sur la relation mécanique qui unit le territoire à la frontière. S'il ne fait pas de doute que tout changement frontalier a des conséquences sur le territoire qu'il dessine, le fonctionnement de cette relation ne se laisse pas facilement saisir. La frontière crée-t-elle du territoire ou ne fait-elle que le changer ? Le territoire est un espace approprié par un groupe. Cette appropriation est conditionnée par l'existence de limites. Dans ce sens là, la frontière est effectivement créatrice. Elle est même l'expression la plus immédiate de l'appropriation territoriale. Consignée dans de longs traités, dessinée sur des cartes, marquée sur le terrain par des bornes, elle ne se contente pas de créer, symboliquement, du territoire, elle fournit une preuve de son existence. Or l'existence d'un territoire bolivien sert d'argument à la pérennité du pays. Un État qui possède un territoire ne peut disparaître. En sautant des jalons dans la réflexion, on pourrait résumer le complexe bolivien des frontières à cette proposition. J'ai des frontières, donc j'existe, et surtout, j'existerai. Aux archives du ministère des affaires étrangères ou à la commission des limites, on compulse, range, classe, et garde les preuves de frontière, comme des pièces dans un procès à charge qui pourrait s'ouvrir contre le pays. Ces preuves ne renvoient pas au territoire matériel mais au territoire idéal, c'est-à-dire au « territoire argument », convoqué pour servir la cause de l'éternité du pays et de sa nation. Les bouleversements frontaliers contemporains interfèrent, eux, dans un autre ordre, celui de la praxis géographique. Les revendications autonomistes, l'intégration nationale, l'ouverture internationale sont autant de phénomènes à l'œuvre sur cette petite bande frontalière. Ils influencent les pratiques territoriales de la Bolivie toute entière. La frontière est en réseau. Tout ce qui se passe, et passe, dans la zone est relié au reste du territoire : les produits venus d'Iquique, la cocaïne produite dans les Yungas et le Chaparé, les flux d'argent public. Dans ces nouveaux réseaux, la frontière orientale, en raison de sa proximité avec le Brésil et des possibilités commerciales qu'elle offre, est motrice. Elle est capable de changer les pratiques que les Boliviens ont de leur territoire et qui se résument à la résolution de deux questions existentielles : où vivre ? De quoi vivre ? Le mouvement d'immigration est une des preuves de la force d'entraînement de la région frontalière dans les processus en cours de reconfiguration territoriale. La frontière

orientale change le territoire. Son observation nous aura appris que la frontière est un objet géographique complexe en raison de sa double inscription, dans l'ordre matériel où se forment des pratiques territoriales (qui n'ont jamais d'autre vocation que d'assurer la survie des habitants) et dans celui idéal où se reconstruit un territoire symbolique.

La double dimension de la frontière est l'un des acquis de ce travail. Il y en a un autre, qui s'ouvre sur cette question : est-ce que la Nation se construit aux frontières ? On a insisté sur la spécificité sud-américaine de la relation entre Nation – État et territoire. Sur ce continent le territoire est premier, l'État faible et la Nation un horizon à atteindre ou un idéal à défendre. Mais la conclusion de ce travail ne devrait pas s'enfermer sur un espace géographique, fût-il de la dimension d'un continent. Les cas d'antécédence du territoire à la nation sont fréquents. On les retrouve en Afrique subsaharienne, par exemple. Roland Pourtier dit, à ce propos, que là-bas « l'enveloppe est première. Le contenant a été défini indépendamment (et dans la plus grande ignorance) du contenu. »⁸ Si la Nation a été peu évoquée dans ce travail, les enjeux de la transformation frontalière renvoient sans cesse à la question de sa difficile émergence. Il est certain que la frontière est première et qu'elle est pour toutes les raisons que nous avons énoncées, ciment de Nation. À ce titre là, elle est incontournable pour comprendre les enjeux de la formation des États-Nations et leurs errements contemporains en Amérique Latine et dans tous les pays caractérisés par une antécédence frontalière. Mais, cette conviction conduit trop souvent à enfermer ou à rigidifier la frontière pour faire qu'elle corresponde aux desseins nationaux. Or, je crois, à la suite de Jacques Ancel, que « la frontière est un moule plastique. Il acquiert sa forme solide lorsque prend corps la masse en fusion qu'il renferme. L'histoire en narre les pulsations. »⁹ Si la frontière est première, il faut « qu'une masse en fusion » lui donne sens. La dialectique du contenant et du contenu n'a pas fini de faire parler les géographes.

Seul un point est assuré, depuis longtemps. Il n'est pas question de supprimer les frontières, en Bolivie comme. Camille Vallaux et Jean Brunhes avaient (en 1921) trouvé la meilleure façon de conclure ce propos. « Il n'y a pas de sujet qui revienne plus souvent sous la plume des utopistes humanitaires que la suppression des frontières (...) Il est bien tentant de soutenir que les frontières ont été inventées par les hommes d'État et par les militaires pour opprimer les peuples : il est facile de le faire croire aux simples. Ceux qui auront une claire notion

⁸ Pourtier, Roland 2002 *Espace et Nation en Afrique centrale: La dimension oubliée*, p. 163

⁹ Ancel, Jacques 1938 *Géographie des frontières*, p. 147

géographique de la frontière ne se laisseront pas aller à de tels écarts de l'imagination et de la pensée. »¹⁰ Il me reste à espérer que cette thèse aura contribué à clarifier cet objet géographique.

¹⁰ Brunhes, Jean et Vallaux, Camille 1921 *La géographie de l'histoire : géographique de la paix et de la guerre sur terre et sur mer*, p. 351 et 352.